

10 jours avec Kára de Genève à Gruyères

Octobre 2020



« Vous faites ça pour quelle cause ? »

Voilà la question que m'a posée une dame alors que je marchais, seule avec ma jument Kára, au pied du Moléson en Gruyères. Est-ce que l'on a vraiment besoin d'une cause pour partir en balade à pied avec un cheval bête ?

Moi, j'avais mes raisons : une envie irrépressible d'avalier des kilomètres, de transpirer, d'être seule, d'arrêter de réfléchir, pour prendre le large de mon quotidien, et en particulier de l'ambiance au travail. Mais allez expliquer cela à une randonneuse que vous croisez en montagne ! Alors je lui réponds : « La mienne ! »

Quel cheval viendra avec moi ?

Je ne sais pas, jusqu'à la dernière minute, laquelle de mes juments islandaises viendra avec moi.

Est-ce que ce sera Ross ? Notre belle et gentille géante, du haut de ses 15 ans, souffre d'arthrose. Une balade au pas ne peut que lui faire du bien. En plus, elle marche au rythme de l'humain, et jamais ne tire sur la longe. Mais elle n'aime pas être seule, est-ce qu'elle supporterait l'idée d'être le seul cheval en voyage avec moi ? Est-ce que qu'elle ne deviendrait pas un peu trop collante ou stressée ? Si je ne trouve pas de solution pour qu'elle ne reste pas seule à la maison, alors ce sera elle qui viendra avec moi.

Est-ce que ce sera Kára (prononcez « Kaora ») ? Elle a les pieds sensibles, les boots seront incontournables. Elle a son petit caractère de pouliche du haut de ses 9 ans, est-ce qu'elle sera assez responsable en voyage ? Elle est indépendante, ne va-t-elle pas en profiter pour s'éclipser dès que j'aurai le dos tourné ?

Et si je prenais les deux ? Monter l'une et bêter l'autre - j'ai envie de marcher. Les deux bêtes – je n'ai pas de quoi remplir 4 sacoches ! Une seule bête et j'alterne, un jour l'une un jour l'autre – Pas toujours agréable de marcher avec deux chevaux en longe. Et devoir préparer deux chevaux le matin pour moi toute seule, c'est plus de travail pour finalement pas grand avantage, si ce n'est de leur permettre d'être ensemble.

J'ai prévu de partir lundi. Le weekend passe très vite. Mes juments sont engagées par Antonie pour une randonnée guidée le dimanche, je dois les amener à Cruseilles. A mon grand bonheur, j'ai la possibilité de laisser l'une ou l'autre jument au pré là-bas le temps de ma balade. Un grand merci à Antonie, Didier et Aurore au passage ! Alors c'est décidé, je partirai avec Kára.



C'est parti !

En un rien de temps, les sacoches sont prêtes. Comme toujours, je prends trop de choses : une réserve de gaz, un oreiller gonflable, des habits de rechange à ne pas savoir qu'en faire, un livre que je n'ouvrirai pas du tout, des réserves de piles... En tout, j'emporte avec moi environ 30kg de futilités.

Lundi matin, départ. Mon mari Blaise et moi posons les filles à l'école, nous allons chercher Kára à Cruseilles, et après quelques formalités douanières nous roulons jusqu'à Divonne, au départ d'un petit sentier forestier au pied des pentes du Jura. Il fait agréable, le soleil brille timidement. Kára regarde autour d'elle, un peu inquiète, elle est seule dans cet endroit inconnu. Elle mettra quelques heures seulement à rentrer dans l'ambiance du voyage, à comprendre qu'on est parties et pas que pour une petite balade à la journée.

Lundi – jour 1 – j'avale les kilomètres.

Mon objectif est d'être à Lausanne en une semaine : en tant que présidente de l'Association Suisse des Accompagnateurs en Montagne, je participe à l'émission « Altitudes » de la Radio Suisse Romande, le dimanche à 17h. Je n'ai pas prévu d'itinéraire précis, mais j'aimerais éviter autant que possible le bitume. Je navigue à vue de manière à longer le Jura, sur de magnifiques sentiers forestiers sans aucun obstacle pour un cheval bâté. De mémoire, je ne dois débâter qu'une seule fois pendant ce voyage, pour passer une petite chicane pour piétions en sortie de forêt.

Ce premier jour, nous ne croisons quasiment personne, quelques joggeurs, des gens qui promènent leurs chiens. Pas de cavaliers, pourtant la région est quadrillée de sentiers pour chevaux, comme en attestent les petites plaques clouées ici et là sur les arbres.

Je décide de faire la pause de midi à proximité d'un réservoir d'eau entouré d'une clôture. Alors que tout autour l'herbe a été complètement broutée, dans ce petit enclos elle est restée bien haute et bien verte et a l'air absolument délicieuse. Je suis un peu rassurée que le repas de Kára soit si copieux et en plus clôturé. Je peux déguster mon premier sandwich en toute tranquillité.

Ce jour-là, nous avalons les kilomètres et les dénivelés sans trop réfléchir. Nous marchons vite toutes les deux, faisons peu de pauses. J'ai l'impression qu'il faut que nous avancions le plus vite possible, sans trop savoir pourquoi. C'est ainsi que nous arrivons juste avant la tombée de la nuit à notre premier bivouac.

Pour un bivouac, j'ai besoin en priorité de bonne herbe pour Kára et d'un petit coin plat pour ma tente. S'il y a de l'eau, c'est top. Et s'il y a possibilité de faire un feu, c'est royal. Mais s'il y a de belles écuries et la possibilité de passer la nuit au chaud, pourquoi pas !!

C'est plein d'espoir que je m'approche d'un énorme centre équestre flambant neuf, car mine de rien il fait moins de 5 degrés et le vent souffle, je ne dirais pas non à 4 murs de box pour dormir au chaud. Les bâtiments sont gigantesques, il y a des gros camions pour chevaux bien rangés sur les côtés, une carrière de sable pur, tout semble si propre. Plus je m'approche pourtant, moins je me sens à l'aise. C'est une grande prison pour chevaux de sport, avec des barreaux gris, et rien ne semble opérationnel. Je rencontre le propriétaire qui me conseille d'aller me poser sur le terrain de la colonie de vacances, 150m plus haut. Il ne parle pas un mot de français, nous échangeons en allemand. Le lendemain matin, je crois bien que c'est sa femme qui se promène avec son fils et son chien. Ils parlent russe.

Je nous installe donc sur le terrain de la Colonie Plainpalais aux Pralets. Il y a tout, l'herbe, le plat, l'eau, les tables, le coin feu. Mais je suis claquée, je monte le parc, la tente et me cuisine rapidement des pâtes sur le gaz.



Kára semble bien tranquille, elle broute à côté de moi sans jamais partir trop loin. Je comprends ce soir-là que je n'ai pas de soucis à me faire avec elle, elle ne fuera pas de son parc comme le faisait Toundra, notre première jument islandaise.

Je me glisse enfin dans mon sac de couchage, le corps fatigué et les pieds endoloris. Je sombre rapidement dans un sommeil agité, mais pas pour bien longtemps : il fait très froid. Ma petite tente est légère, avec une moustiquaire intérieure et une fine toile extérieure, autant dire que les degrés sont vite chassés par le vent vers l'extérieur. Je rajoute une couche d'habits, me rendors, et me réveille peu après, en train de grelotter. Décidément. J'enfile tout ce que j'ai, collant, les 2 pantalons, les pantalons de pluie, les 3 t-shirts thermiques, les 2 polaires, la doudoune, le cache cou et le bonnet, et après, je peux enfin dormir profondément jusqu'au petit matin, à défaut de pouvoir bouger avec toutes ces couches.

Au réveil, je réalise que le froid n'était pas que dans mes rêves. L'herbe est recouverte d'une fine couche de givre. Je suis à 800m d'altitude environ et il souffle un vent glacial à décorner les bœufs. Kára dort juste devant la tente, le poil bien gonflé, et fume des naseaux.

Mardi - jour 2 – tout est beau dans le meilleur des mondes

Rangement de mon premier bivouac. J'ai 10 ans d'expérience de voyage avec des équidés et pourtant, je fais l'erreur du débutant : mon matériel est éparpillé ici et là et je perds un temps fou à faire des allers-retours entre mes différents tas.

Pour le petit déjeuner, c'est pain toast et confiture que j'avais pris le soin de transvaser dans une bouteille en PET, le tout accompagné d'un délicieux thé chaud à la sucrinette (ça prend moins de place que le sucre !).

J'appelle Blaise, il me faut absolument mon sac de couchage d'hiver. Il alerte les bureaux de Londres, Paris, New York et voilà que je reçois des coups de fil d'amis qui n'habitent pas loin et qui sont prêts à me retrouver ici ou là avec une couverture ou un autre sac de couchage. C'est finalement Peter qui me propose un bon gros sac de couchage en plume. Il viendra me l'apporter un peu plus tard dans la journée.

Il vente plutôt fort et la température avoisine les 5 degrés. Bonnet, gants, polaire, gore-tex, cache cou sont indispensables. Kára me regarde m'habiller avec curiosité.

Les couleurs d'automne sont magnifiques. Nous croisons des chevaux au pré qui viennent nous saluer. Kára est contente de voir des copains, mais une fois les présentations faites, elle ne cherche pas absolument à rester en leur compagnie et reprend la marche avec bonhomie.



A Longirod, je me trompe de chemin et nous nous retrouvons sur une magnifique alternative : un chemin en herbe, à flanc, bordée de clôtures mais suffisamment large pour les sacoches. Kára a envie de baisser la tête, je la comprends, l'herbe est épaisse, verte, luisante, juteuse. Le chemin est désert, je suis à l'abri du vent. Mais j'ai rendez-vous avec Peter, il doit m'appeler et je n'ai presque plus de batterie, je préfère donc avancer encore un peu pour trouver une prise électrique (et accessoirement un bistrot histoire de me réchauffer un peu).

Notre chemin passe devant une grande bâtisse qui semble abandonnée. Mais attends... il y a un gros câble électrique, une batterie pour clôture... il y a une prise juste à côté... fébrilement, je sors le chargeur de mon téléphone pour voir s'il y a de l'électricité. Miracle ! La petite roue apparaît avec le

% de charge et le petit éclair salvateur. Je peux enfin charger mon téléphone. Et m'offrir une pause. Et Kára peut brouter tranquillement, pendant ce temps. C'est ça, le paradis !

Je retrouve Peter un peu plus tard vers les moulins de Saint-Georges. Pas d'embrassades, nous gardons nos distances, Covid oblige. Mais cela me fait rudement plaisir de le voir. On bavarde un peu, puis il me confie ce qui sera mon meilleur ami pour la suite du voyage : un énorme sac de couchage costaud en plumes ! C'est impeccable. Je n'appréhende pas la nuit prochaine et je me réjouis presque de me glisser dans mes deux sacs de couchage, pour une nuit paisible.

J'entends au loin, environ toutes les 20 minutes, des gros « boum », qui se rapprochent au fil des heures. Ce sont des tirs de canons, les militaires s'entraînent au loin, dans les casernes de Bière. Kára écoute, les oreilles pointées vers l'avant, mais ne sursaute pas. J'espère arriver à contourner la région par le Jura. Alors que le chemin s'engouffre dans la forêt, une grosse barrière en interdit l'accès. « Tirs militaires ». Deux bons vieux amis aux gros nez rouges, assis dans leur voiture en sirotant du blanc, me regardent hésiter, me posent les questions d'usage – d'où je viens, où je vais – et me proposent, avant de repartir, un petit verre. J'accepte avec plaisir, car même un peu saouls, ils sont sympathiques ! Ils me confirment qu'il vaut mieux ne pas passer par là si je ne veux pas finir comme une passoire. Je dois descendre sur Gimel, et faire le tour « par en bas ».

L'idée de redescendre « en plaine » m'enchantement moyennement. La région est agricole. Un jeune chien de ferme nous suit sur un bon kilomètre, à distance respectueuse des postérieurs de Kára.

Quand je traverse une zone urbaine, je suis amusée par le regard des passants et conducteurs. C'est normal, je dois faire vraiment tâche avec mon cheval bâti. Ça ne se voit pas tous les jours, un équipage pareil sur un passage piétons. Et, il faut l'avouer, un cheval bâti, cela a quelque chose de rétro, de beau, de poétique. Mais je suis quand même pressée de quitter le centre-ville, à cause du bruit, du bitume mais aussi parce que je sais que cet endroit ne nous offrira rien, sauf peut-être une fontaine. Et comme tous les conducteurs qui nous observent ont arrêté de regarder devant eux depuis plusieurs secondes, je redoute l'accident. C'est bête, je sais.

Je suis les panneaux de tourisme pedestre qui m'emmènent au bord d'un canal. Au loin, des prés, des chevaux. Il est 16h30, l'heure à laquelle il faut commencer à chercher un endroit pour la nuit. Je décide d'aller voir les chevaux, sait-on jamais.

L'endroit est magique. C'est un centre équestre comme ils devraient tous être : une gigantesque stabulation où chevaux et ânes se déplacent librement. Kára et moi nous présentons aux curieux qui viennent nous saluer, nous observons leur vie de troupeau. Enfin, moi en tout cas j'observe. Kára trouve que l'herbe est bien plus intéressante. Des chèvres, des poules, des oies et des cochons sortent de leur abri, juste à côté. Oh my God, des cochons. Kára lève la tête d'un coup, les fixe, une sorte de rictus au museau. Il y a quelque chose qu'elle ne supporte définitivement pas chez les cochons. Toute crispée, elle en oublie l'herbe, les chevaux, et me jette des regards paniqués : « on s'en va, dis ? C'est bizarre ces trucs tout roses... »

Heureusement, Judith vient à notre rencontre. Je lui demande s'il y a moyen de squatter chez elle pour la nuit, ou si pas ici, alors en face, il y a un petit triangle d'herbe en bordure de forêt, est-ce que cela dérangerait quelqu'un ? Elle me propose de m'installer derrière le chapiteau.

Judith gère cet endroit magique, qu'elle a appelé Shanju (shanju.ch). Une école centre d'équitation avec une belle philosophie, couplée à une école de cirque. Elle m'accueillerait bien chez elle mais elle héberge une troupe d'artistes québécois en ce moment et des camps car c'est les vacances, ça grouille de gamins partout. Cet endroit respire l'art, la créativité et la passion. Elle me propose un magnifique coin d'herbe et le chapiteau pour me mettre à l'abri. Je m'installe un peu à l'écart. Afin de ne pas être au milieu de toute l'agitation.



A côté de Kára, de l'autre côté de la clôture, il y a une serre avec plein d'oiseaux, des moutons, et un magnifique cheval noir. Sa propriétaire, Catharina, me propose de venir manger chez elle le soir, j'accepte volontiers, mais j'installe d'abord tout comme il faut, à l'abri, car ils annoncent la pluie.

Catharina est vétérinaire à domicile. Elle se déplace au chevet des petits animaux de la région, et elle aime cela. Elle apporte aussi son aide à Shanju. Mais c'est avant tout une grande randonneuse à cheval, qui connaît tous les sentiers de la région. Ses deux enfants sont beaux, sains, bien dans leur tête. La cadette est en train de préparer sa maturité. Elle est curieuse et pose plein de questions, et me raconte tout un tas d'histoires incroyables sur les 27 chiens, chats, tourterelles, corneilles, moutons et autres animaux, certains de la « récup' », qui partagent leur vie ici. L'aîné est un étudiant en archéologie brillant qui raconte avec passion ce qu'il étudie, et qui, une fois le repas fini, se retire sur le canapé pour traduire un texte en acadien.

Je sors de cette soirée pleine d'admiration pour cette belle famille, et dans un état de bien-être devant tant de beauté et de bonté. Cette nuit-là, je dors très bien et j'ai bien chaud dans mes deux sacs de couchage.

Mercredi – jour 3 – Kára et ses pauses syndicales

Catharina m'a bien briefé la veille. Il faut absolument que j'évite le sentier officiel de randonnée qui est inintéressant et qui passe à Bière. Je descends dans le Vallon de l'Arboretum d'Aubonne, par un sentier interdit aux chevaux, probablement parce qu'il passe très très près des tirs de canons. Depuis hier, on n'a fait que s'en approcher, et Kára et moi sursautons désormais à chaque détonation.

Le soleil montre pour la première fois le bout de son nez. Je me pose au bord du lac pour la pause de midi, je débâte Kára et la laisse brouter librement autour de moi. Elle ne s'éloigne jamais trop loin, et encore moins quand je sors les toasts de leur emballage. Il y a un banc, il est parfait, et la vue est magnifique.

Nous remontons d'une centaine de mètres de l'autre côté du vallon. En montée, nous croisons un collègue accompagnateur en montagne avec son groupe. Il me présente à ses clients : « Manue Gabioud, la présidente de l'Association Suisse des Accompagnateurs et Accompagnatrices en Montagne ». Un peu gênée, je bredouille que cela fait plusieurs jours que je marche et que j'ai froid et qu'une bonne douche chaude ne me ferait pas de mal !

Je décide de naviguer dans la forêt en maintenant le cap au Nord, histoire d'éviter le bitume et les zones agricoles. Nous parcourons ainsi je ne sais combien de kilomètres sur des chemins forestiers. Je ramasse des châtaignes, il y en a beaucoup au sol. Grillées sur le feu, elles apporteront un peu de variété à mes menus du soir.

Je commence à comprendre comment Kára fonctionne. C'est une jument indépendante et bien dans sa tête, qui réclame à intervalles réguliers des petites pauses broute syndicales. Si nous marchons trop longtemps sans s'arrêter, Kára se fâche et nous rentrons très vite dans un climat conflictuel qui n'a pas sa place dans un voyage comme celui-ci. Donc nous concluons un contrat : je décide de l'itinéraire, mais elle gère l'horaire des pauses : une en milieu de matinée, une à midi, une en milieu d'après-midi. C'est un bon deal finalement. Ça m'oblige moi aussi à me ménager un petit peu.



Nous passons par un petit cabanon au bord du chemin, il y a un feu qui brûle juste à côté dans un brasero. Quatre retraités sont assis sur la terrasse, sirotent du blanc en mangeant du pain, du fromage

et du saucisson. L'un d'eux me raconte qu'il s'occupe depuis de nombreuses années de ce chalet. Il appartient à des genevois qui, à l'heure actuelle, ne savent probablement plus qu'il existe...

Un peu moins d'une centaine de mètres plus loin, trône une magnifique cabane forestière, le refuge de Ballens, et je décide d'y élire domicile pour la soirée. Mais comme il est encore tôt, nous allons encore faire un tour à Ballens, histoire de prendre de l'eau. Bonne nouvelle, il y a une petite épicerie. Je fais le plein de victuailles pour la soirée, en particulier deux saucisses de veau à faire griller sur le feu et quelques belles grosses carottes pour Kára.

Cet après-midi-là, Kára broute librement jusqu'à la tombée de la nuit. C'est génial de ne pas devoir l'attacher ou la surveiller. La confiance règne. Elle vient goûter mes châtaignes. Quand l'obscurité finit par nous envelopper, je l'installe dans son parc et profite un peu de ma solitude près du feu. Toutes sortes d'idées se bousculent dans ma tête sans que je n'arrive à les démêler. Ce voyage sert-il à quelque chose ? Qu'est-ce que je cherche au juste ? Cette nuit-là je ne dors pas très bien, malgré le campement 4 étoiles. Je me pose beaucoup de questions, mais je n'ai qu'une seule certitude : il faut que je continue à marcher encore.



Jeudi – jour 4 – du champagne et des chasseurs

Nous contournons Ballens ce matin-là, et nous retrouvons dans une gigantesque plaine allongée et bordée de collines de forêt de chaque côté. La topographie de l'endroit est bien étrange. En amont, il y a un marais, le marais des Monod - tiens ! c'est mon nom de jeune fille ! Un barrage retient l'eau du marais, qui sinon viendrait inonder la plaine. Je comprends mieux en voyant le paysan sortir ses troupeaux, des dizaines de vaches mères accompagnées de leurs petits. Il y a longtemps, avant le barrage, la plaine était probablement un marais elle aussi, c'est pour cela que c'est si plat.

Nous poursuivons notre chemin dans la forêt. En fait, je commence à en avoir marre de la forêt. Il y a peut-être moins de vent, mais c'est humide et froid, il n'y a pas de vue et il n'y a pas de soleil. C'est décidé, demain, nous verrons du paysage.

A midi, frigorifiée, je tombe sur un autre de ces petits refuges forestiers, avec un coin feu à l'abri pour cuisiner. Magnifique. Je lance péniblement un petit feu avec du bois un peu trop mouillé. J'ai un peu honte car pour démarrer mon feu j'ai volé quelques branches d'une jolie cabane construite par des enfants, du coup elle est maintenant un peu moins solide et surtout, plus aussi jolie. Je débâte Kára et la laisse tranquille. Curieusement, elle reste plantée là à côté du feu, et s'endort.



Je sors ma casserole, ma soupe chinoise, ma gourde. Zut, il ne me reste que 3-4 dl d'eau. Bon, ça suffira bien pour une soupe ! J'installe la casserole sur le feu, le feu ne prend pas, je remue les branches... et bien sûr, c'était à prévoir, je renverse la casserole sur les fragiles petites flammes. Ben bravo. Plus de feu, plus d'eau.

Bon. Je ne sais pas pourquoi je m'acharne comme cela... peut-être simplement parce qu'il fait froid ? Je décide de faire un parc pour Kára et de partir à la recherche d'un point d'eau. Il y a une fontaine « pas loin » (3km aller-retour), dans un petit village. Sur le chemin, je passe devant deux magnifiques chevaux dotés d'une robe très particulière qui s'appelle « champagne » : un poil beige clair, une crinière brun doré et les yeux couleur d'ambre. En génétique des robes, on parle d'une base baie avec un gène crème et un gène champagne. Ils sont si beaux que je me dis qu'il faut que je les présente à Kára quand j'irai la faire boire à la fontaine.

De retour avec mes gourdes remplies d'eau, je me bats à nouveau avec le feu mais je finis par triompher et ma soupe n'en est que plus succulente.

En mon absence, une voiture s'est installée juste à côté de l'abri. Il y a deux personnes dedans. Je ne sais pas pourquoi je ne suis pas très tranquille. Ça a l'air d'être deux gaillards costauds, pourquoi sont-ils arrêtés là ? Je prends mon courage à deux mains et me dirige vers la voiture, avec mon téléphone portable et mon chargeur. « Excusez-moi messieurs, est-ce que vous restez là encore un moment ? j'aurais besoin de charger mon téléphone ». Les deux gaillards lèvent la tête, en fait ce sont deux jeunes geeks en train de jouer à un jeu en ligne sur leurs portables. « Euh pardon M'dame, la prise de ma voiture ne fonctionne plus, je suis vraiment désolé de ne pas pouvoir vous aider M'Dame ! ». Comme quoi, en voyage, on peut faire d'amusantes rencontres.

Nous repassons devant les chevaux champagne avec Kára, et cette fois, la propriétaire est là. On commence à papoter, elle me demande de quelle race est Kára. « Islandaise ? Mais vous arrivez d'où ? du Salève ? mais... vous êtes Manue Gabioud ! ». J'avoue, sur le moment, être un peu surprise. En fait, Véronique et moi faisons partie de la même association, les Cavaliers au long Cours. Elle me connaît donc par les divers récits qui ont été publiés dans le journal de l'association, et en particulier le récit de l'accident de 2018 avec Toundra et Viking. Il n'y a effectivement pas beaucoup de gens qui se baladent dans la région avec des islandais bâtés.

Véronique me propose de nous arrêter chez elle, mais il est encore tôt. Et elle est sur le point de partir en balade avec sa fille. Nous les accompagnons sur un petit bout de chemin, puis continuons notre route.

Je vise un abri forestier potentiel que j'ai deviné sur la carte. Malheur ! Quand j'y arrive enfin, il y a plein de voitures de chasseurs et un chevreuil éviscéré pendu à une branche, mais personne. A peine je pose les sacoches j'entend les trois coups de cor, et subitement il y a une dizaine de chasseurs et leurs chiens qui surgissent de tous les côtés. C'est assez surprenant, j'ai traversé cette forêt sans jamais les voir ! Et fort heureusement, ils ne m'ont pas confondu avec un chevreuil... On papote un peu et ils finissent par plier bagage. Il fait déjà presque nuit, il pleut des cordes, et il me reste tout à faire : le parc, la tente, et mon repas. La cabane est fermée à clé, mais il y a un abri avec une table.

Vendredi – jour 5 – du paysage ? Non, des remaniements parcellaires

Nous sortons de la forêt, enfin. Le soleil est timide, mais je le sens, là derrière le brouillard et ça fait du bien. Nous avalons des kilomètres de routes de campagnes bétonnées bordées de champs de maïs. Je ramasse pas mal d'épis au sol, pour Kára qui en raffole, et aussi pour mon repas du soir. C'est sympa, mais à part cela je trouve bien triste cette campagne aseptisée et quadrillée par des routes à angles droits. Il n'y a quasiment aucune haie, il n'y a pas d'oiseaux, juste des champs de betterave sucrière, de maïs, ou des pâtures à vache à perte de vue.

Autour de nous tout devient de plus en plus urbain. Nous devons traverser une voie de chemin de fer, et pour éviter de nous retrouver au bord d'une route cantonale, nous longeons le canal de la Venoge jusqu'au centre de distribution de la poste à Daillens. C'est rigolo, moi avec mon cheval bâté au milieu de ces camions. Je fais rire quelques employés à la sortie des bureaux en leur demandant où je peux livrer le courrier. Un des gars me répond : « Vous avez de la chance, au moins lui il ne tombe pas en panne ! ».

Heureusement, nous arrivons à quitter rapidement cette zone industrielle. Quel bonheur de retrouver le silence. Et en haut de cette butte, jolies surprises : un refuge en bordure de forêt, des tables, un coin feu, une fontaine, de l'herbe et une jolie vue. Je décide de m'arrêter là, et j'appelle une amie, Laura, qui n'habite pas loin. Elle me rejoint le soir avec sa fille et pleine de bonnes choses à partager pour le repas.

Je dois faire attention avec Kára. Il y a beaucoup de chênes et des milliers de glands par terre. Je l'entends qui mastique bruyamment depuis un moment avant de me souvenir que les glands, c'est quand même un peu toxique pour les chevaux. Je dois donc bien réfléchir à l'emplacement du parc. Je

l'installe sur un petit triangle d'herbe derrière un banc public, au pied d'un majestueux hêtre. J'ai repéré un centre équestre pas loin. Comme il n'y a pas beaucoup d'herbe, j'aimerais faire un parc un peu plus grand et je vais demander un peu de fil. Vincent, le nouveau gérant des lieux, n'en a pas, mais me propose du foin et du grain. C'est top. Kára repart avec deux gros sacs de foin sur le dos.



Ce soir-là, Laura, sa fille Emma et moi sommes en train de refaire le monde en grillant nos saucisses sur le feu, lorsque débarque un énorme 4x4 avec des phares allumés sur le toit. En sortent deux agents de sécurité. Il y a le grand gaillard un peu rondouillard et gentil, et la petite sèche qui joue au « bad cop ». Elle fait le tour des lieux, pendant que le gentil géant nous pose des questions. Apparemment, c'est interdit de camper ici. Le chalet appartient à la commune, tout comme les tables, est-ce qu'on a demandé l'autorisation pour s'installer ? Ah, et le cheval, il broute l'herbe communale, aussi. « Vous savez, avec le Covid, on voit de tout ». Le gentil géant se gratte la tête, il est bien embêté : mon passage ici ne rentre dans aucune case à cocher de son formulaire d'intervention. Il finit par prendre ma carte d'identité en photo et le transmettra à la commune. A l'heure où j'écris, il n'y a pas eu de suite.

Samedi – jour 6 – bienvenue au chalet à gobet

Une fois n'est pas coutume, j'ai aujourd'hui un objectif, celui d'atteindre le Chalet à Gobet, au Nord-Est de Lausanne. Il y a là un centre équestre où j'espère pouvoir m'installer avec Kára pour 2 nuits. Dimanche, je suis attendue à la radio. J'ai donc prévu une journée de congé pour nous deux.

Il faut que je vous dise : je n'aime pas du tout avoir un objectif à atteindre en voyage. C'est une source énorme de stress (faut y arriver !), du coup au lieu de profiter de la journée nous fonçons tête baissée

sans rien voir du paysage. Kára râle un peu car les pauses syndicales sont quelque peu écourtées. Je ne veux pas trop trainer.

Lors de la pause de midi, nous nous arrêtons dans de la bonne herbe. J'ai une envie irrésistible de sortir mon carnet, et mon stylo s'agite tout seul. La marche a porté ses fruits. Je note frénétiquement : quels avantages à conserver mon emploi actuel, quels inconvénients, quels avantages à partir, quels inconvénients ? Mais il n'y a pas photo, Manue : pars, et si possible, rapidement.

Nous arrivons en fin d'après-midi au Chalet à Gobet. A la cafétéria, Carine donne les dernières instructions à des enfants pour le lendemain : ils vont passer leur diplôme ou brevet de cavalier. Quand elle a fini, je lui demande une place pour la jument pour deux nuits, et pour moi aussi, si possible. Elle me dégotte rapidement un box pour Kára qui l'adopte tout de suite. Sur l'épaisse couche de paille il y a une bonne grosse ration de foin.



Pour moi, Carine essaie un certain nombre de clés avant de déclarer forfait : la porte de la chambre qu'elle voulait me donner refuse de se laisser ouvrir. Alors très spontanément, elle me propose son studio. Quelle générosité, et quelle confiance envers moi, une parfaite inconnue ! Je m'y installe pour 36 heures. Je savoure la douche chaude, le lit douillet, un rösti fait maison avec des patates ramassées dans un champ en route, et deux bons films à la télévision. C'est plus que parfait. Merci Carine.

J'ai quand même une mauvaise nouvelle : pendant tous ces jours, Kára était chaussée d'hipposandales (Equine Fusion Jogging Shoes All Terrain). Ce sont des chaussures avec une semelle épaisse en caoutchouc, qui remplacent les fers. Je remarque pour la première fois ce soir que les chaussures l'ont blessée tout autour des paturons sur les 4 pieds. C'est embêtant, mais je n'ai pas le choix: je dois traiter les plaies et renoncer aux chaussures pendant quelques jours, le temps de la cicatrisation. Les hipposandales, c'est vraiment une invention géniale. Mais trouver l'hipposandale qui ne blesse pas, c'est un véritable parcours du combattant. Après plusieurs essais infructueux, je pensais avoir trouvé, mais non. Retour à la case départ.

Dimanche – jour 7 – tölt et radio

Dimanche matin, je vais m'occuper de Kára. L'idée n'est certainement pas de la laisser toute seule au box pendant 36 heures, la pauvre. Je décide d'aller faire un petit tour... à crue. On me prête le filet d'un poney d'école, et je pars pour une petite balade en forêt. Les chemins sont caillouteux, Kára marche sur des oeufs. Je me rabats sur la piste de galop du Chalet à Gobet. Et là, c'est juste génial. Je la lance au tölt, et elle m'offre 3 tours d'un tölt fluide, régulier, énergique, les rênes totalement détendues. Cette sensation de flotter, si unique au cheval islandais, est juste merveilleuse. Je félicite ma belle Kára, et l'installe au parc pour le reste de la journée, avec une bonne dose de foin et de l'eau.

Le reste de la journée est consacré à déguster un copieux repas dans un petit restaurant chinois, à faire quelques courses, et à me préparer pour l'émission de radio. Nous sommes en direct, je suis un peu tendue au début. Et puis le temps file, c'est déjà fini, et ce n'était pas trop mal. J'espère avoir réussi à passer les messages les plus importants sur les accompagnateurs en montagne. Je rentre aux écuries, ravie à la perspective de pouvoir reprendre la route le lendemain après une bonne douche chaude et, avec un peu de chance, un bon film. J'ai profité de mon escapade en ville pour refaire le plein du frigo de Carine, à l'heure où j'écris je suis encore ébahie par sa générosité.

Le soir, alors que je vais faire un petit coucou à Kára dans son box, je ne la retrouve pas. A la place, il y a une grande jument isabelle. J'ai un petit coup de panique, avant de réaliser que Kára roupille 2 box plus loin. A ma grande surprise, j'apprends que la jument a été rapatriée du pré où elle coulait quelques jours de vacances en troupeau. Un ou plusieurs chiens ~~ont~~ les ont attaqués. Un hongre, sauvagement blessé au postérieur, a dû être euthanasié. Tout le monde est sous le choc. Le hongre, c'était Jumper, un cheval d'école.

Lundi – jour 8 – vive les panneaux jaunes !

Les panneaux jaunes indiquent les sentiers de randonnée pédestre. Une fois que l'on se trouve sur un itinéraire, il y a des panneaux jaunes à chaque intersection. La carte reste indispensable, parce que souvent ces panneaux indiquent le prochain village. Kára, en tout cas, a décidé qu'elle voulait faire partie du processus de décision concernant le choix de l'itinéraire. Dès qu'il y a un chemin qui croise notre route, elle s'arrête, observe, semble hésiter, et finit par me suivre. Au début, ça me fait rire, mais dans ces forêts ultra entretenues au nord de Lausanne, nous croisons sans arrêt des chemins forestiers, des sentiers, des chemins de débardage... J'en ai un peu marre quand même. Pour la première fois du

voyage, la main qui ne tient pas la longe tient un stick fait maison à l'aide d'une branchette de frêne. Il semblerait que ça la motive pour avancer sans trop hésiter, la Kára.

Après Lausanne, je n'ai plus vraiment d'objectif. L'émission radio est derrière, là je rentre vraiment dans l'esprit voyage tranquille pépère. D'ailleurs, cela se ressent à la distance parcourue chaque jour, au lieu des 20-25 km en début de séjour, là nous tournons plutôt autour des 12-15km.



En plus, pour la première fois depuis notre départ, il fait chaud, le soleil brille, et ça nous rend molles, toutes les deux. On s'arrête souvent, Kára pour brouter et moi pour emmagasiner les rayons du soleil. Kára transpire énormément, et moi, miracle ! Je suis en T-shirt. C'est très agréable, surtout après ce froid que nous avons enduré. Apparemment, c'était une semaine de bise noire, donc un vent froid qui souffle de l'Est. Merci la Russie !

J'avais envie de rejoindre un de ces grands itinéraires qui traversent la Suisse, histoire de ne pas tout le temps avoir le nez sur la carte. Ces itinéraires sont indiqués par des autocollants verts avec un numéro dessus. Y a qu'à suivre. J'opte ainsi pour le n°3, le chemin du panorama des Alpes, que je peux rattraper aux Paccots.

Depuis Lausanne, nous allons donc plein Est. Sur notre route se trouve la maison de Jacqueline, une amie de très longue date. Alors que je suis à une heure de chez elle, je l'appelle, et lui demande si je peux venir passer la soirée avec elle.

La pauvre, elle a passé sa journée à déraciner des iris, et voilà que je débarque... Nous installons Kára dans le plus grand parc qu'elle aura jamais eu : le paysan vient de retirer ses génisses, on peut squatter. Jacqueline et moi sommes toutes les deux bien fatiguées, mais on profite quand même de la soirée, on ne se voit pas souvent ! Merci Jacqueline pour l'accueil, le gîte, et le délicieux repas.

Mardi – jour 9 – Vous voulez venir boire un petit sirop ?

Je crois que c'est la plus petite journée en termes de kilomètres. Il fait bon et chaud. Nous traversons Châtel-Saint-Denis et grimpons jusqu'aux Paccots. Je suis toute contente de trouver l'office du tourisme ouvert, car je n'ai pas de carte digne de ce nom pour la suite de notre marche. Et en face, l'Ovomaltine chaude m'appelle à la terrasse du bistrot. Kára broute juste à côté, au pied d'une remontée mécanique.

D'après la carte, il devrait y avoir un abri forestier à la sortie des Paccots, non loin de la route. Je décide d'y aller gentiment afin de nous réserver la grande montée pour le lendemain.

En chemin, une voiture s'arrête à notre niveau et Aurélie me lance : « ça vous dit de passer boire un sirop chez moi ? ». J'accepte, car « chez moi » ce n'est pas trop loin de ma route. Aurélie a aussi fait beaucoup de randonnée à cheval, avec son frère, dont une de 2 semaines, de Payerne à la vallée de Mouthe dans le Jura français, avec deux chevaux de selle et deux chevaux de bât. En dehors de cela, elle a fait beaucoup d'attelage. Actuellement, avec son ami, elle part en vadrouille avec davantage de chevaux, dans un camion aménagé.

Elle nous accueille sur sa terrasse, Kára se charge d'égaler la pelouse en surveillant les chèvres naines du coin de l'œil. Et quand Aurélie dégaine les mélanges de noix et fruits secs, Kára décide de nous rejoindre pour l'apéro, la coquine. Cette petite pause est bien sympathique. Aurélie me passe encore un peu de bois ultra sec pour le feu de ce soir, quelques délicieuses pâtisseries pour le dessert et propose de m'accompagner à l'abri forestier où je pensais m'arrêter. Sympa !



L'endroit est parfait. Il y a un joli coin pour le feu, un abri, et bien assez d'herbe pour la nuit. Pour une raison que j'ignore, Kára semble insatisfaite de l'endroit et décide de redescendre vers la route plusieurs fois. Je suis obligée de la mettre plus rapidement que prévu dans son parc. Le lendemain matin, elle me réveillera en faisant des allers-retours au galop dans son parc. Et quand je la libère, elle part au petit trot vers la route. Quelle mouche l'a piquée ?

C'est une des plus belles soirées de mon voyage. Je me sens bien, en phase avec moi-même. Ce soir-là, je décide que je marcherai encore 2 jours, jusqu'à Gruyères. Et après, j'arrête. La météo s'annonce pluvieuse pendant plusieurs jours de suite, et j'ai un tas de RDV que je n'ai pas envie de déplacer. Pourquoi Gruyères ? Car non loin de là vivent Joseph et Christiane Ceralli, deux cavaliers au long cours et amis de longue date. L'idée est de leur faire une petite surprise.



Mercredi – jour 10 – la famille Morand

Nous sommes en montagne, au pied de la Teysachaux et du Moléson. Ça grimpe ! Nous avons chaud, mais sommes en forme toutes les deux, cette petite montée de quelques centaines de mètres ne nous pose aucun problème. Kára a toutefois un peu mal aux sabots et cherche l'herbe. Je la laisse faire. Ses blessures aux paturons sont entrain de cicatriser gentiment. Depuis mon départ du Chalet-à-Gobet chaque soir je rajoute un peu de vaseline mélangée à une pommade désinfectante et cicatrisante sur ses plaies. Elle a tellement de poils sur les pieds que je me demande si mon mélange magique sert vraiment à quelque chose.

Nous faisons notre pause de midi avant d'entamer la descente, non loin de l'arrivée de la télécabine. Il y a du monde, surtout des familles, et j'entends des cris de joie lorsque les enfants voient Kára. A défaut de la laisser brouter tranquillement, ils la couvrent de câlins et de bisous. Elle finit par s'en aller

brouter plus loin, juste assez pour que les parents ne laissent pas leurs bambins s'éloigner de leur chemin.

La descente est rude, plus de 700 mètres de dénivelé sur des chemins raides et très caillouteux jusqu'à Pringy. Nous y allons tout tranquillement. En chemin, nous passons sous des pommiers avec des centaines de fruits par terre. C'est marrant de regarder les chevaux manger des pommes, ils bavent énormément avec le jus sucré et s'en mettent de partout. Moi, je reste à bonne distance pour éviter d'être éclaboussée. Je laisse Kára se régaler en espérant qu'elle ne me fera pas une colique. Mais Kára est incroyable. Quand elle estime en avoir mangé assez, elle retourne à l'herbe. Je peux lui faire confiance.



A Pringy, je passe devant la ferme de la famille Morand. Je m'arrête pour regarder un groupe de cavaliers revenir de leur randonnée. Des petits bouts de chou pas plus haut que 3 pommes à cheval sur des grands chevaux, encadrés par Mélanie et une dame qui a là son cheval en pension. Je trouve l'ambiance sympathique, et Kára regarde le tout avec beaucoup d'intérêt. Je leur demande si je peux rester là pour la nuit. Kára hérite d'un énorme parc pour elle toute seule. De l'autre côté de la voie de chemin de fer, il y a un troupeau de chevaux. Ils font des allers-retours et Kára leur fait des démonstrations de tölt.

J'ai la chance de partager le repas du soir avec les Morand. Le père, Henri, était éleveur de vaches pendant longtemps. Cela l'a épuisé, il a arrêté l'élevage pour se consacrer aux chevaux. Il garde quand même deux vaches (Chinoise et Bourguignonne !). Il s'occupe de beaucoup de chevaux : les leurs, les pensionnaires, les chevaux à la retraite. Ça en fait des kilos de crottins et de foin à déplacer chaque jour. En parallèle, Henri est en train de complètement transformer l'étable en écurie, avec des boxes-terrasse. La propriété est entourée de grands prés. Seul bémol, la voie de chemin de fer qui passe juste devant la maison. Ces temps, c'est particulièrement bruyant, parce que tout le tronçon est

complètement remplacé par un équipement tout neuf. En plus de l'entretien des chevaux et des installations, Henri conduit également les fameux « chars à fondue ». Ça a l'air de bien marcher, sauf quand le Covid vient interrompre les festivités.

Sa femme est chauffeur, avec des horaires irréguliers. Entre deux livraisons, elle aide Henri à préparer les ingrédients pour la fondue dans le char.

Leur fille Mélanie vit à 200 à l'heure. La nuit, elle est boulangère-pâtissière, et la journée, elle s'occupe des chevaux, guide les clients à cheval, ou conduit les chars à fondue. Je ne sais pas comment elle fait pour avoir autant d'énergie avec si peu de sommeil !

Je contribue comme je peux pour aider tout ce petit monde à tourner. Je donne un coup de main à Henri pour les travaux, pour nettoyer les crottins et je sers de contrepoids sur le tracteur pour déplacer des barrières en métal.

La nuit, je dors dans l'étable, et malgré le bruit des travaux qui ne s'arrêtent pas de la nuit, je m'endors comme un bébé jusqu'au lendemain.

Jeudi – jour 11 - dernier jour !

Je prends mon temps pour décoller. Kára est extrêmement sale, elle s'est roulée dans la boue cette coquine. Comme il a fait très chaud, elle a beaucoup transpiré et est toute poisseuse. Même si la journée va être courte, je ne peux absolument pas lui laisser toute cette crasse sur les poils, ça pourrait la blesser et ça ne fait pas du tout bonne figure.

Les Ceralli habitent tout près de là, à vue de nez 1-2h de marche tout au plus si je prends le chemin des écoliers pour y arriver. Et j'ai bien fait, je savoure la vue depuis le sommet de la petite butte avant de descendre sur Enney. Les Ceralli, c'est notre référence en matière de voyage avec les chevaux. Nous étions allés les voir, avec Blaise, pour préparer notre voyage à cheval en Islande (2006), et ensuite, pour les voyages avec les ânes. Nous sommes toujours restés en contact. L'idée de terminer mon petit périple chez eux m'enchant. Blaise est prévenu, il vient me chercher avec le van en début d'après-midi.

Je pose la jument dans un petit coin d'herbes folles à l'abri des regards. J'entrepose les sacoches dans son parc, protégées par un carré militaire. J'ai bien fait, à peine arrivés chez les Ceralli, il commence à pleuvoir. Joseph et Christiane m'offrent un délicieux repas végétarien et très sain (ça me change des saucisses et des pâtes au ketchup !). On se raconte mille anecdotes, on rigole. J'avoue, c'est une magnifique manière de terminer ce voyage. Merci les Ceralli.

Un voyage paisible

En écrivant ce récit, je réalise que j'ai eu la chance de vivre un voyage très tranquille.

J'appréhendais de partir avec une seule jument. Kára s'est révélée être la parfaite copine pour voyager. Très posée, elle observe la nouveauté et les potentiels dangers avec calme. Laissée libre, elle reste à proximité et se contente de l'herbe qu'il y a sous ses pieds. Elle marche un peu plus lentement que moi mais sait s'adapter si j'accélère le pas. En présence d'autres chevaux, elle manifeste de la curiosité mais sans plus. Ce qui m'a beaucoup impressionné, c'est sa manière de gérer et de doser intelligemment son effort en me réclamant ses pauses syndicales. Les Ceralli me l'ont confirmé, un cheval comme ça en voyage, ça vaut de l'or, car il saura se ménager et pourra ainsi aller très loin.

J'appréhendais de partir seule, de devoir tout gérer toute seule, la jument, le campement, l'itinéraire, les repas... Mais au final, j'ai savouré les moments de solitude et les rencontres que j'ai pu faire. En quelques jours, j'ai pu faire de l'ordre dans mon esprit et trouver des réponses à toutes ces questions

qui me travaillaient ces derniers temps. Avec à la clé une décision importante : celle de quitter le travail que je fais depuis plus de 10 ans. Ça, ça ce n'est pas rien.

Je n'ai eu absolument aucun souci d'itinéraire : pas de chemins scabreux ou de passages infranchissables, pas besoin de débâter à tout bout de champ. Pas d'accident non plus, de rampes glissantes en bois ni de passerelles suspendues, comme nous en avons eu dans de précédents voyages. J'ai apprécié cet itinéraire sans dangers, même si parfois je trouvais que le bitume était trop dur sous nos sabots.

Le prochain voyage, j'aimerais le faire en selle, avec un cheval de bât. Je ne sais pas du tout si notre équipage actuel est adapté pour cela. Mais je me réjouis de tester. A voir aussi si Blaise, Charlotte et Louissette, qui, même s'ils n'étaient pas là, étaient bien présents dans mes pensées pendant tout ce voyage, accepteront à nouveau de me laisser partir seule !



Le Salève, le 16 novembre 2020



Manue Gabioud
emmanuelle@vianaturae.ch
vianaturae.ch